

NOTE DE LECTURE par Marcel Drulhe, Empan n°74, juin 2009

La tentation du biologique et la psychanalyse

Le cerveau et l'appareil à penser

G. Bazalgette

Toulouse, érès, 2006, 222 p.

Dans le contexte des mises en cause actuelles de la psychanalyse par une partie des neurosciences, cet ouvrage s'efforce de clarifier les enjeux du débat dont le cœur peut être ramené à cette interrogation capitale : le sens, la symbolisation et l'interprétation sont-ils réductibles à des processus physico-chimiques et synaptiques ? À distance de la polémique stérile, on n'y trouvera pas des « coups de patte » de pamphlétaire : au contraire, le lecteur est invité à découvrir une argumentation épistémologique rigoureuse quant à la nature du savoir psychanalytique et à sa spécificité.

Dans son *Esquisse d'une psychologie scientifique*, le créateur de la psychanalyse a connu « la tentation du biologique » : son projet secret (seul son ami Fliess en a été le témoin) avait pour but, à un moment donné, de « faire entrer le psychique dans le cadre des sciences naturelles ». D'une certaine manière, il a été « le précurseur » de la *neuropsychanalyse* dont Eric Kandel (Prix Nobel de médecine 2000) est aujourd'hui le promoteur : « Tous les processus mentaux sont biologiques et [...] ainsi toute altération dans ces processus est nécessairement organique. » Mais pourquoi Freud a-t-il renoncé à son projet ? Est-ce de la résignation, faute d'une science du cerveau encore dans les limbes, comme le suppose Kandel ? N'est-ce pas plutôt l'étude de l'hystérie qui le force à abandonner son « matérialisme naïf » ? Qu'a-t-il donc découvert dans l'hystérie ? Il s'est rendu compte de la complexité de la symbolisation : le symbole est pluriel au point que l'un de ses éléments, accessoire quoique contextuellement nécessaire, peut se substituer à d'autres éléments plus fondamentaux (qui représentent dans ce cas un traumatisme) au point que ces derniers disparaissent (le refoulement produit une lacune dans le psychisme). Ainsi l'hystérie bouscule la perception mécanique : ce n'est pas le traumatisme qui provoque l'hystérie mais son impossible traduction qui le convertit en effroi, c'est-à-dire en causalité d'après coup. La raison en est son rapport au sexuel : l'intrusion de la sexualité adulte dans la vie de l'enfant produit une excitation sexuelle qui ne trouve pas de sens dans sa vie psychique. S'engage à la suite une mise à l'épreuve de cette étrange « découverte » : le rapport au réel, la représentation, s'établit à travers le sexuel par où se produit un refoulement. Haro sur ce pansexualisme ! proteste l'École psychiatrique de Bordeaux qui suit les travaux du Viennois à l'orée du XXe siècle : cette École ne peut accepter que les traumatismes en cause soient forcément de nature sexuelle. Ce que sexuel veut dire ne serait-il pas à la source du blocage ?

L'observation de la souffrance du petit enfant montre que la décharge, par des cris et des pleurs, des excitations qui l'assaillent, ne peut suffire : la souffrance n'est levée que grâce à l'intervention de

l'Autre humain (le plus souvent la mère) qui va laisser trace d'une satisfaction. Or, cette satisfaction ne se réduit pas à la satiété : il y a un « en-plus » (pouvant éventuellement devenir un « en-moins ») qui est lié au plaisir de la présence et du toucher de l'Autre, un plaisir érogène que l'Autre peut offrir ou retirer (don/frustration). Ainsi apparaît le caractère indissociable de la satisfaction (et de la représentation que s'en fait le petit enfant), à la fois satiété (au regard de la tendance à l'autoconservation et au mouvement vers l'utile) et plaisir, « plaisir lié à la satisfaction du besoin mais [...] aussi besoin lié à la satisfaction d'un plaisir » (p. 101). On a donc un surplus érogène, profondément associé aux besoins et aux attentes, qui vient « sexualiser » le réel. En outre, l'Autre va s'employer à mettre en suspens la décharge « en tant que seulement sexuelle », d'où va procéder une tension : l'émergence de la pulsion permet d'entrevoir un manque fondamental à soi-même ; l'absence de l'objet de plaisir est la condition nécessaire à sa retrouvaille. Ainsi commence à prendre forme la symbolisation, la mise en sens.

4 On devine déjà que le rapport au réel, à travers la perception et la représentation, est loin d'aller de soi. Le sentiment d'évidence d'une réalité semble indépendant de l'appareil qui le perçoit. Est-ce aussi simple ? La biologie contemporaine montre que « les barrières qui séparent un organisme de son environnement [...] ne sont pas données comme telles » (p. 109) : il faut du temps pour que l'objet de perception soit individualisé et reconnu comme externe à l'appareil, objet de besoin à s'approprier ou objet de rejet à fuir. L'animal enregistre cette perception et, en cas de privation, sa représentation va viser à produire un dispositif lui permettant de retrouver un objet identique. La satiété est-elle obtenue ? Ce « travail de représentation » cesse. L'être humain est soumis au même régime, mais s'y introduit, avec le plaisir associé à la satiété, la notion de perte fondamentale d'objet qui vient subvertir ses perceptions et ses représentations.

5 « Tout le réel [...] chez l'homme se sera d'abord trouvé confondu avec un objet de désir localisé dans l'Autre humain et qui se définira à terme comme fondamentalement perdu. Il en résultera que le réel ne pourra que devenir sans cesse l'objet d'une retrouvaille porteuse d'une absence fondamentale du sujet à lui-même, c'est-à-dire d'une retrouvaille symbolique [...] Le réel perçu sera dès lors une chose toujours opaque à déterminer symboliquement de façon toujours plus adéquate [...] D'un point de vue sociologique, ce sera pour aboutir à un certain nombre de déterminations communes ou compatibles avec celles du socius. De là pourra être définie une perception normale, c'est-à-dire normalement symbolisée » (p. 112). Si une perception ne peut trouver à se symboliser, elle deviendra traumatique (l'hystérie en est un cas particulier). Pareille explicitation de la perception et de la représentation humaines indiquent une relation à la fois d'union et de disjonction entre système psychique et système biologique. On rejoint par là le croisement le plus primitif de la force et du sens au sein de la pulsion : l'excitation et le travail de décharge sont indissociables du langage qui les

exprime et qui en est habité. Il est alors impossible de retrouver une causalité linéaire classique (si A, alors B). Pourquoi le président Schreber n'a plus le sens de la réalité ? Son dysfonctionnement libidinal interfère sur sa manière d'établir la réalité. « Les formes d'organisation du désir dans la réalité qui se découvrent et/ou se redécouvrent dans le travail de la cure renvoient en définitive à un système oscillatoire originaire non déterminé quant aux rapports premiers de ses éléments. C'est à cela que Freud se heurte dès qu'il tente de constituer une genèse mécanique de l'appareil psychique » (p. 174). Et c'est pourquoi le symptôme ne peut pas constituer une « donnée élémentaire » ou une « donnée brute » : il est à la fois blocage de la création de sens et la seule signification apparemment inamovible que le sujet manifeste de sa situation dans le monde. Si la psychanalyse reconnaît le symptôme, c'est de manière « suspensive » parce qu'il est relativement indéterminé : il appartient au sujet de s'en approprier la valeur, une valeur d'abord absente pour lui comme pour son analyste.

6 « La psychanalyse est probablement la seule science qui questionne le déterminisme sans s'y résoudre », écrit Bazalgette (p. 176). On pourrait lui objecter qu'il ignore ainsi toute la tradition de la sociologie compréhensive, formiste et phénoménologique (Weber, Simmel, Schütz...) qui s'est opposée à cette partie des sciences sociales qui avaient la prétention de transposer dans leur domaine le modèle expérimental par la comparaison raisonnée de séries systématiques. Mais qu'importe ce sursaut narcissique ! Si Bazalgette oblitère la possibilité d'enrichir l'argumentation en puisant dans l'anthropologie, la sociologie, la linguistique et l'histoire (comment ne pas rapprocher la construction de la « mise en sens » autour de la tension entre autoconservation et libidinal de la « réversibilité symbolique » établie par les sciences sociales du langage ? cf. travaux d'A. Petitat), force est de constater qu'il participe au questionnement de sciences qui prétendent penser le réel de façon neutre et détachée, en particulier la psychiatrie aujourd'hui dominante productrice du DSM : le réductionnisme (fort ou faible) associé au mécanisme (enchaînement de « rouages linéaires » de cause à effet) est insuffisant pour comprendre l'ordre du symbolique (mise en sens, interprétation, production de pensée... cf. note 1 du chapitre 2). La perspective scientifique classique (réductionniste et mécanique) s'est constituée comme « un procédé destiné à produire une adéquation suffisante de l'humain dans un réel qui l'habite et qu'il habite » (p. 19) : elle reste prisonnière de l'illusion que c'est la réalité en tant que telle qui se donne dans la connaissance. L'approche de l'hystérie, on l'a vu, contribue à la désillusion. Mais comment biologistes et médecins accepteraient-ils de s'en laisser compter par la psychanalyse qu'ils perçoivent comme théorie floue ? Reste la remise en cause du réalisme ontologique par la physique quantique. L'expérience des « deux fentes de Young » force au constat de la dissociation de l'objet observé (la particule) et de l'instrument qui permet de l'appréhender ainsi qu'à l'indétermination initiale des particules (leur détermination est produite dans le cadre d'une certaine expérience : onde ou corpuscule). « Nous sommes obligés de concevoir que l'objet réel lui-

même puisse n'avoir aucune existence déterminée avant l'expérience de langage qui va être suscitée par ce réel et l'organiser indissociablement d'elle sous une certaine forme » (p. 39) Cette forme, en physique, prend les contours d'un formalisme abstrait qui paraît fort éloigné de l'objet « réel ». Que signifie cette distance ? Certains physiciens se contentent du résultat : on a établi une équation qui permet de déterminer des positions ou des vitesses, c'est-à-dire qu'on a constitué une probabilité d'observation. D'autres spécialistes, tout en affichant cet instrumentalisme, rejoignent un platonisme secret : l'efficacité du formalisme mathématique renvoie à une supraréalité idéelle, celle du nombre. Dans tous les cas, l'interrogation porte sur la sorte de réalité à laquelle peuvent renvoyer ces mises en formes mathématiques. Reste l'en-deçà de cette question : comment se fomentent une interprétation du réel ? Tenter de répondre à cette question nécessite pour le moins une attitude scientifique non réductionniste et non mécaniste : « L'objectif de la cure analytique [...] ne pourra être que ce qui se constitue et non pas ce qui se trouve défini a priori comme éradication d'un symptôme » (p. 55). Dès lors l'évaluation scientifique de la psychanalyse ne peut pas relever d'une procédure comparative statistique qui nécessite des items prédéterminés, inadéquats pour appréhender si la relance de création de sens et de créativité a bien eu lieu dans la cure (cf. le chapitre 8).

⁷ La densité de l'ouvrage de G. Bazalgette invite à un travail de lecture exigeant : nul doute qu'il alimentera la mise en sens que le lecteur est appelé à constituer face aux développements de son contenu ; parions aussi qu'il suscitera chez lui une autre métaphorisation exploratoire du rapport au monde et à l'existence.

8

Marcel Drulhe

⁹ sociologue

¹⁰ université de Toulouse-Le Mirail

¹¹ LISST-CERS

¹² UTM, CNRS, EHESS

Réponse de Gérard Bazalgette à la note de lecture de Marcel Drulhe

¹³ Cher Marcel Drulhe,

¹⁴ Je vous remercie vivement pour ce compte-rendu et pour votre lecture attentive et bienveillante.

¹⁵ Et merci aussi pour vos remarques critiques. Les questions qu'elles soulèvent sont particulièrement complexes, et je ne les ignore pas.

16 J'ai été amené, dans mon livre, à insister particulièrement sur les rapports de l'appareil psychique freudien avec l'appareil neurologique dont il peut trouver à s'extraire. C'est un point de vue méthodologique et partiel, car si l'appareil psychique est bien l'appareil sexuel symbolisant que j'évoque, il est clair qu'il n'est plus lié à l'appareil neurologique que par des rapports éventuellement métaphoriques, rapports qu'il trouvera aussi bien dans les infinies productions symboliques de l'humain, scientifiques ou non. Qu'en est-il de ces métaphores ? La sorte de structuration du rapport au réel inventée par la psychanalyse (et limitée par ses postulats) s'élabore de façon autonome sur la base de la théorie et de la clinique psychanalytiques, mais cette élaboration prend bien sûr en même temps appui sur les modèles fournis par les autres disciplines, modèles en lesquels l'activité de l'appareil psychique trouve en fait à s'autoréverbérer.

17 Jusque-là, il n'y a rien de très extraordinaire, car ce mouvement constant de métaphoro-métonymisation est après tout celui qui œuvre entre toutes les sciences, là où elles se transforment. La sage métaphoro-métonymisation n'est elle-même que la figure de la dissémination et de la contamination qui travaille entre les discours et avec le réel. Donc, en effet, il s'agit bien de puiser dans les multiples disciplines, vous en citez quelques-unes, et Freud comme ses successeurs ne se sont pas privés de ce « langage d'images » (Freud).

18 Il reste que la psychanalyse occupe une place singulière qui la situe en une position à la fois de jonction et de disjonction au regard du concert interdisciplinaire. Ceci est lié au fait que sa préoccupation, c'est le sujet du Symbole et du Sens, au-delà des déterminations et significations qu'il pourra se donner. Le procédé psychanalytique est seul à même d'aller à la rencontre de ce sujet que la psychanalyse révèle comme divisé et sans espoir de transcendance. Et la théorie ne pourra elle-même que dire la même division, la même suspension de toutes les métaphores qu'elle peut employer à son usage et qu'elle saura immédiatement métaphores.

19 Il y a là quelque chose d'essentiel que les sciences, fussent-elles humaines, et même lorsqu'elles s'interrogent avec pertinence sur l'activité symbolique, en histoire, linguistique, sociologie ou anthropologie, ne peuvent approcher que de façon tangentielle, tout simplement parce que ce n'est pas leur objet.

20 Mais tout cela, que je dis bien maladroitement, n'est qu'introduction au débat.

21 Merci encore et cordialement,

22

Gérard Bazalgette